



HAL
open science

Familles et expériences de la guerre : une rencontre historique

Raphaëlle Branche

► **To cite this version:**

Raphaëlle Branche. Familles et expériences de la guerre : une rencontre historique. éditions SPM. in Dominique Barjot, Anna Bellavitis, Olivier Feiertag et Bertrand Haan (dir.), Regards croisés sur l'historiographie française aujourd'hui, pp.163-174, 2020. hal-04282709

HAL Id: hal-04282709

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04282709>

Submitted on 13 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Familles et expériences de la guerre : une rencontre historique
Par Raphaëlle Branche (Université de Paris-Nanterre, ISP)

Deux questions ont guidé le travail présenté ici à propos des conflits contemporains (depuis la Première Guerre mondiale) : qu'est-ce que l'expérience de la guerre fait aux familles ? Et en quoi le fonctionnement des familles affecte-t-il la manière dont leurs membres font l'expérience de la guerre ? Si les interrogations sur le poids de l'expérience de guerre sur les sociétés sont désormais bien identifiées dans leur dimension historique et leur chronologie spécifique, il devrait en être de même quand le regard se déplace à l'échelle des familles. Tout comme les guerres dont on sait qu'elles ne sont pas vécues de la même manière selon les milieux, les pays, les cultures, les moments historiques, les familles sont un objet d'histoire qui gagnerait à être regardé comme tel par les historiens et les historiennes travaillant sur les conflits. Depuis une dizaine d'années, assurément, les connexions se multiplient entre ces deux champs de recherche, permettant de proposer de nouvelles pistes de recherche, à côté, par exemple, d'une histoire des politiques publiques qui demeure toujours possible bien sûr.

Ces connexions ont été rendues possibles par plusieurs évolutions notables qui ont touché, quoique parallèlement, tant l'histoire des conflits que l'histoire des familles. On peut penser, tout d'abord, au développement de l'histoire orale qui, depuis les années 1970, a permis un certain rapprochement de l'histoire avec la sociologie ou la psychologie et des interrogations renouvelées sur les identités individuelles et collectives. Cette nouvelle manière de faire de l'histoire et de proposer de nouveaux objets participe d'une histoire qui s'attache à l'analyse des récits et des représentations du monde des acteurs historiques les plus humbles. Histoire des familles et histoire des conflits peuvent, ensuite, dialoguer en tirant profit de la proposition heuristique de Joan Scott et de ce que la notion de « genre » a permis de voir dans les fonctions familiales ou les relations conjugales par exemple. Un tel dialogue, enfin, s'inscrit du côté d'une histoire qui se revendique de l'intime, du micro, de l'approche individuelle pour accéder et donner à comprendre une époque.

Le projet de ce texte est de dégager les grandes directions issues de quelques travaux récents d'historien.nes français.es s'étant intéressé.es à l'articulation des expériences de la guerre et des familles. La guerre est une des incarnations majeures des bouleversements du temps que peut connaître une société : elle est aussi expérimentée ainsi par les individus. L'expérience de guerre dit bien que le temps vécu n'est pas linéaire. La famille le rappelle aussi : les naissances, les morts, les accidents ponctuent le temps familial et les temps individuels. Les liens entre les deux sont eux-mêmes ressaisis dans des gangues collectives qui peuvent être celles de la ville, de la classe sociale, du pays, tant les milieux d'appartenance varient selon les circonstances. Ainsi, travailler sur expériences de guerre et familles, c'est se situer au croisement de plusieurs collectifs et observer les individus en train de négocier avec les différents cercles auxquels ils appartiennent, dans des circonstances exceptionnelles qui peuvent conduire à des reconfigurations identitaires.

Identifier les rapports au temps induits par les circonstances et construits par ces différents acteurs (groupes et individus) est un des défis qui se posent aux historiens. Travailler à l'articulation des expériences de la guerre et des familles, c'est placer le regard là où les choses acquises peuvent bouger et se reconfigurer mais là aussi où elles deviennent plus visibles qu'en temps ordinaire. D'où l'intérêt du questionnement qu'on

exposera en deux temps : 1/la guerre vécue : ce que la guerre fait aux familles 2/ la guerre transmise : les effets de l'expérience de guerre dans et sur les familles.

LA GUERRE VECUE : CE QUE LA GUERRE FAIT AUX FAMILLES

Comment la guerre affecte le fonctionnement ordinaire de la famille ?

Deux moments sont distingués : la période de la guerre elle-même (éventuellement précédée de projections sur ce que sera la guerre et comment elle affectera la famille) et le moment du retour, considéré de manière large dans la séquence de la « sortie de guerre ». Cette expression, imaginée à partir du premier conflit mondial, suggère qu'il faut une déprise de la guerre sur les sociétés en histoire politique (se défaire des règles d'exception) mais aussi en histoire sociale et économique (reconstruire le pays, convertir l'économie) ou culturelle (renoncer à la focalisation sur l'ennemi...). Cette question peut être aussi abordée dans le cadre du retour à l'intime pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif sur le sujet.

A côté des travaux de Manon Pignot sur les enfants et l'évolution de l'image des pères, on peut s'attarder, toujours à propos de la Première Guerre mondiale en France, sur celui de Dominique Fouchar. Travaillant sur des sources autobiographiques (correspondance, journaux intimes, mémoires et récits de vie), des archives médicales, juridiques, judiciaires et associatives, ainsi que sur la presse, elle a réalisé le premier travail d'ampleur consacré aux effets de la guerre sur les relations des anciens combattants avec leur famille et ce pendant deux décennies. Elle montre le décalage entre « les mots du retour rêvé » et les « maux du retour réel » dans l'immédiat après-guerre. Les couples peinent à se retrouver, les familles connaissent des formes d'instabilité quand les enfants se retrouvent confrontés à des pères autoritaires et coléreux. A plus long terme, des habitudes prises pendant la guerre sont dures à laisser : ainsi, pour les femmes, une autonomie plus large et, pour les hommes, la brutalité. L'importance de l'alcoolisme et de la toxicomanie, des taux de divorce élevés sont aussi des marqueurs de ces effets. De même, intéressante pour les effets à long terme, la recrudescence des séparations en 1937-1938, en lien avec la montée des tensions internationales.

La guerre est traditionnellement marquée par la séparation forcée des sexes. Cependant si les travaux abondent sur les soldats et leurs expériences, ils sont beaucoup moins nombreux sur leurs relations à leur famille. S'appuyant sur des dizaines de correspondances, Clémentine Vidal-Naquet a exploré les mises à l'épreuve des couples français pendant la Grande Guerre. Pour autant les expériences, même partagées par écrit, sont distinctes. L'étude d'Emmanuelle Cronier sur les permissions dans l'armée française à partir de 1915 est un cas très intéressant de ces différences, qui ne sont pas qu'expérience de la séparation et de la distance mais aussi expériences du temps. A chaque fois, les permissions nécessitent une adaptation à l'autre et au temps dans lequel il ou elle vit (est-ce bien la guerre que vivent les civils ? se demandent souvent les combattants).

Le cas des prisonniers et de la captivité est, ici, particulier : il s'agit à la fois d'hommes qui ne combattent plus et sont impuissants et d'hommes durablement séparés des leurs. Parfois, quand les conditions de captivité le permettent, ces hommes ont pu nouer des liens dans le pays ennemi – c'est le cas des prisonniers français en Allemagne et des prisonniers allemands en France pendant la Seconde Guerre mondiale étudié par Fabrice Virgili.

A côté de la problématique bien connue de la brutalisation des sociétés et des individus, à côté des questions toujours complexes et très peu étudiées de la violence rapportée par les combattants dans leurs familles et notamment leur couple, ont été explorées les violences subies par les civils et donc par les proches des combattants, en particulier les viols.

Violences subies par les proches

Un colloque a, pour la première fois, réuni, en 2009, des historiens travaillant sur la question du viol en temps de guerre au 20^e et 21^e siècles. Deux cas peuvent illustrer le fait que cette violence sexuelle est bien une violence politique et perçue comme telle par les sociétés. La manière dont les femmes, les hommes, les familles et *in fine* les sociétés et les Etats prennent en charge les femmes violées et leurs enfants le rappellent nettement. Parler de ce sujet est le réduisant à la scène de violence initiale ne permet pas de la comprendre pleinement, dans sa dimension politique et collective.

Le premier cas est celui des enfants issus de viols de femmes françaises par des soldats allemands pendant la Première Guerre mondiale. Antoine Rivière a montré que plus de 400 de ces enfants (sur un total qu'il estime entre 1000 et 5000) ont été recueillis par l'Etat comme pupilles, « les Décisions spéciales ». Ils ont donc été abandonnés par leurs mères. Mais en observant plus attentivement ces abandons, il apparaît que, le plus souvent, les mères abandonnent sur injonction de l'entourage familial inquiet de l'opprobre et du déshonneur (parents ou mari). L'Etat organise un service centralisé à Paris pour ces orphelins qui, dès lors, ont un taux de mortalité plus élevé que les autres orphelins car ils ont un parcours plus long à faire pour parvenir à l'orphelinat. Pour l'Etat, par ailleurs, cette proposition d'accueillir ces enfants renvoie au souci d'éviter les avortements. Ensuite l'Etat veut éviter leur stigmatisation et recommande de leur donner nom et prénom pour qu'ils ne soient pas repérés (les enfants de l'Assistance reçoivent d'habitude un prénom comme nom) mais cela n'est pas toujours bien appliqué.

Cette question des noms indique le souci d'effacer l'origine. Un autre cas montrait précisément l'inverse mais la même difficulté à éviter l'opprobre : il s'agit des enfants nés de viols pendant la guerre civile au Nigéria en 1967. Daniel Ikuomola a étudié le cas d'enfants Ibo qui ont reçu un prénom en relation avec les circonstances de leur naissance. Ainsi « le visage laid de la guerre », « la guerre est rouge ». Ces prénoms sont donnés par le chef masculin dans la famille immédiate, ou par l'homme le plus vieux dans la famille élargie, avec le désir de ne pas oublier la guerre et son cortège d'horreurs. Mais le prénom est devenu stigmaté : le chercheur a montré qu'à côté des conséquences pour les victimes de viol (mariage tardif et impossibilité à se marier avec les hommes habituels de leur groupe d'âge), il y a bien eu des conséquences pour les enfants ainsi prénommés, dans leur enfance et après, notamment du fait que leurs mères qui ne se mariaient pas ou avaient des difficultés à se marier sur place et devaient partir à la capitale.

Ce que ces deux cas montrent très nettement est que les effets du viol dépassent largement les femmes victimes et touchent plus largement leurs familles, y compris bien après la guerre. Pour s'en protéger, on observe des mécanismes de défense (ainsi taire l'origine des enfants, marier rapidement les jeunes filles violées) ou de rejet (stigmatisation sociale et familiale, abandon des enfants).

Enfin, plusieurs travaux se sont penchés sur le cas **extrême de la mort à la guerre et des effets sur la famille** : Stéphane Audoin-Rouzeau a notamment approfondi l'étude de cinq cas de deuil, interrogeant la durée du deuil, les rituels, les réorganisations familiales ou non. Les 700 000 veuves de guerre françaises de la Première Guerre mondiale ou les « pupilles de la nation », créées lors de ce conflit, ont aussi trouvés leurs premiers historiens (après Olivier Faron sur les pupilles de la nation, on peut citer plus récemment les travaux de Stéphanie Petit ou Peggy Bette sur les veuves).

LA GUERRE TRANSMISE : LES EFFETS DE L'EXPERIENCE DE GUERRE DANS ET SUR LES FAMILLES

La famille, cadre social de la mémoire

Le passé est articulé avec le présent. Il est saisi dans des conditions d'énonciation qu'il s'agit de définir, notamment historiquement. La famille est un des cadres fondamentaux de la mémoire (Halbwachs) : on se souvient à partir de certains événements familiaux, dans un contexte familial. C'est elle qui rend possible et qui interdit certains récits. En effet, la mémoire familiale obéit à des règles, en particulier narratives. La famille est pourvoyeuse de sens ; elle est comme un mur sur lequel adosser du sens mais aussi comme participant de formes de censure et d'autocensure des locuteurs.

Ainsi, pour les expériences de guerre, on a beaucoup parlé du silence de ceux qui en revenaient avant de voir que ce silence devait plutôt être analysé comme un déficit de la relation de communication. Comprendre le silence ne renvoie donc pas au locuteur individuel mais aux cadres de son récit : comment est-ce que je raconte mon expérience de guerre à mes enfants ? à ma femme ? Cela renvoie à mon expérience de guerre mais en articulation avec ce que je suis dans ma famille à un moment donné. Tout ceci est donc à la fois relationnel et pris dans le temps.

Il y a donc deux manières de penser cette mémoire familiale : comme un cadre structurant du groupe, fédérant « des mêmes signes de reconnaissance », ou comme un fonds dans lequel chacun puise, s'appropriant et retravaillant le récit collectif.

Les expériences de guerre des membres d'une famille peuvent ainsi trouver leur place en tant que mémoires individuelles énoncées dans un cadre familial. Il faut toutefois distinguer deux cas : celui où l'expérience de guerre est familiale (tous les membres de la famille ont vécu la guerre) et celui où seuls certains membres l'ont vécue ou un seul comme combattant. Les effets sur la famille sont, dans un cas, des effets de l'expérience de guerre et de ses récits sur la famille et, dans l'autre, des effets du récit du combattant sur la famille. Dans ce dernier cas, les proches sont le premier cercle dans lequel se réinscrit le soldat à son retour. Ils attestent qu'il est bien le même ou, au contraire, qu'il a changé. Pour lui, parler signifie non seulement rendre publique une expérience ou un ressenti, mais aussi s'exposer aux remarques, aux questions voire aux désaccords.

Florence Dosse a mené une enquête orale dans les années 2000 auprès d'anciens appelés français en Algérie. Elle a identifié des pères silencieux et des enfants qui se construisaient ce qu'elle a appelé une « mémoire seconde », i.e « indirecte, non vécue de cette période souvent longue, toujours cruciale dans la vie de leur père ». La notion rejoint un peu celle de post-mémoire développée par Marianne Hirsch, quoique sur le cas plus explicitement traumatique des familles fondées par des survivants de la Shoah. Toutefois son travail n'est pas centré sur les effets de la guerre d'Algérie dans la famille

ou même sur la famille ; je me permets ici de renvoyer au livre que je consacre à cette question à propos de la guerre (à sortir à l'automne 2020).

Alors que les travaux en français ont été particulièrement novateurs sur la Première Guerre mondiale, c'est la Deuxième Guerre mondiale qui a focalisé la majorité des études historiques sur la question de la mémoire, des récits, etc. y compris dans les familles en langue étrangère. On a aussi beaucoup écrit sur les rescapés des camps, leurs paroles, leurs silences. Si certains travaux ont réfléchi à ces questions en articulation avec les familles, ce sont rarement des travaux d'historiens. On a en revanche étudié la question du rapport de la société allemande au passé nazi. Des choses importantes apparaissent en termes de générations. Il y aurait intérêt à réfléchir, pour la France aussi, à la notion de génération intermédiaire, c'est-à-dire ni celle qui a vécu les faits adultes ni celle qui ne les a pas vécus et a écouté, attendu la transmission etc., mais celle qui était enfants pendant la guerre. Cette génération a eu un rôle décisif dans la redécouverte du passé nazi et dans ce que les historiens de l'Allemagne appellent le changement de paradigme mémoriel en RFA à la fin des années 1950. Cette génération a comme caractéristique d'avoir connu la guerre, d'en avoir une expérience mais de ne pas en avoir été responsable. Elle a grandi dans un après-guerre caractérisé par un silence public sur la question des responsabilités tout en sachant sur quoi portait ce silence. Elle se différencie ici des Allemands nés après 1945 qui savaient beaucoup moins et n'ont pas vécu les évolutions de la société allemande sur son passé de la même manière : pour eux, il s'est davantage agi d'une découverte voire d'un choc. Ces études sur la mémoire publique en RFA peuvent être complétées par une attention aux mémoires familiales. Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschuggnall, chercheurs en sociologie et psychologie sociale, ont ainsi montré comment les familles pouvaient faire bloc autour d'une interprétation, d'une version du passé et affirmer : « Grand-père n'était pas un nazi ». Leur démarche pourrait intéresser les historiens.

On voit ici l'importance de la notion de générations. Le sujet est vaste et amplement traité. Je me limiterais ici à la notion de génération du feu et à son croisement avec les autres types de générations.

Génération du feu et autres générations

L'expression de « génération du feu » signifie l'appartenance à un collectif qui superpose (ou remplace) à la succession généalogique une succession d'expériences de guerre. Il s'agit d'une construction imaginaire (une même génération du feu comprend des hommes d'âges différents), qui peut être croisée avec l'histoire des familles. Ainsi pour la société française, on peut identifier trois générations de combattants et d'anciens combattants (Première et Deuxième guerres mondiales et guerre d'Algérie) qui peuvent recouvrir trois générations dans une même famille.

Pour autant la notion n'est pas immobile et le statut des anciens combattants dans la société française a évolué. Grossièrement, ce statut a connu une perte régulière de prestige et de virilité d'une guerre à l'autre : les failles dans le modèle issu de la Première Guerre mondiale ne cessent de se creuser jusqu'à la guerre d'Algérie. Ainsi, la guerre de 1940 s'est soldée par la capture de 1,8 million de soldats français : la génération de ceux qui partent en Algérie est une génération qui a vu ses pères faillir. La plupart des prisonniers ne sont pas rentrés avant 1945. Déjà malmené par la défaite puis la captivité de masse avec la Deuxième Guerre mondiale, la figure de l'ancien combattant n'a, avec la guerre d'Algérie, ni héroïsme ni victimisation possible quand il rentre de la guerre. Un déni social plutôt car il n'est pas reconnu comme ancien combattant avant 1974. Un déni de son expérience qu'on retrouve aussi dans les

familles justement où joue cette comparaison entre générations du feu. Il y a homothétie ici entre familles françaises et société.

Peu à peu pour la guerre d'Algérie il y a aussi construction d'une génération du feu, comme un « lieu de mémoire, une production de la mémoire collective » pour reprendre l'idée de Pierre Nora. Elle se constitue aussi sur la rupture avec les conflits précédents : la principale association d'anciens combattants d'Algérie est née pendant la guerre, en 1958, convaincue qu'elle devait se distinguer des associations formées par les anciens combattants des deux conflits mondiaux. Un désir de rupture qui témoignait de toutes les tensions à l'œuvre dans ce conflit qui, pour n'être pas assumé publiquement, n'en était pas moins articulé au sein des familles avec les guerres passées. Depuis une vingtaine d'années, cette génération d'anciens combattants bénéficie d'un changement de regards sur elle, lié aux changements d'appréciation portés sur l'événement historique par la société française plus largement.

On connaît un cas similaire et étudié avec l'Espagne et les résistants au franquisme qui pendant longtemps furent les vaincus de l'histoire. Le cas espagnol nous conduit à un des sujets les plus traités par ceux qui étudient les transmissions entre générations : les traumatismes.

Traumatismes

Sur ce thème, les travaux portant sur les victimes de la Shoah dominent encore largement les approches, que ce soit sur la question du silence de ceux qui reviennent ou sur les héritages de ce silence dans une approche transgénérationnelle. Ceci dit, les historiens sont relativement absents alors qu'il s'agit pourtant de prendre en compte le temps, qui est leur matière première.

On peut cependant citer les textes importants de Mickael Pollak sur les rescapés des camps de concentration. A propos du silence des déportés de retour des camps, il évoque la nécessité pour eux de trouver un *modus vivendi* avec des gens qui avaient assisté à leur déportation tacitement. Se mêlent ainsi volonté de ne pas provoquer la mauvaise conscience de la majorité, dans un réflexe de survie, et mauvaise conscience des victimes elles-mêmes car survivantes, dans un contexte qui fut longtemps celui d'un silence politique sur la déportation raciale. Mickael Pollak est un de ceux qui ont montré à quel point les récits de vie des déportés « doivent être considérés comme des instruments de reconstruction de l'identité et pas seulement comme des récits factuels ». Cette réflexion sur l'identité suggère d'articuler récit individuel et contextes sociaux et politiques et est essentielle pour travailler en historien sur ce type de récits.

A côté de ces souffrances individuelles et de ces traumatismes, il y a aussi un usage du mot qui fait parler de traumatisme collectif. Cet usage trivial peut se trouver aussi sous la plume de certains historiens. Il y aurait aujourd'hui comme une évidence, mais non étayée historiquement, que la guerre serait traumatisante pour ceux qui la font et que les anciens combattants seraient à protéger pour cette raison notamment. Comme si l'accroissement spectaculaire des victimes civiles des guerres au 20^e et 21^e siècles s'était accompagné d'un discours global sur la victimisation de tous ceux qui sont associés aux guerres, quelle que soit leur position dans la guerre et leur rôle.

De fait le regard a beaucoup changé sur ce point. Les politiques publiques étudiées par les historiens le montrent : les politiques en faveur des anciens combattants existent bien au 20^e siècle mais elles ne prennent en compte leurs souffrances autres que physiques que tardivement dans la seconde moitié du siècle ou après, surtout à partir des années 1970 - un constat qui vaut grossièrement pour l'ensemble du monde.

Le cas de la guerre du Vietnam est intéressant ici : les souffrances psychologiques des soldats sont d'emblée une question politique et pas seulement une question militaire ou individuelle. Elles le deviennent parce que la guerre ne fait pas consensus et est de plus en plus contestée. Cela se traduit, dès les années 1970, par une prise en charge psychologique des anciens combattants en intégrant d'emblée la dimension familiale dans les Vet Centers.

Mais cette insistance sert aussi le discours public : l'insistance sur les troubles psychologiques, les souffrances des anciens combattants, en vient à atténuer la dimension politique du discours. On le voit bien ici : le discours public sur le traumatisme (qui peut être relayé dans les familles ensuite) doit être analysé comme étant historiquement situé, rattaché à un contexte social et politique spécifique.

Si chacun des travaux présentés ici ne saurait être détaché des particularités du conflit étudié et de la société considérée, qui veut travailler aujourd'hui sur les relations entre expériences de guerre et familles peut y trouver des inspirations quel que soit le conflit considéré. Retracer l'ordinaire d'expériences familiales travaillé par l'extraordinaire de la guerre implique d'inventer les sources de ce quotidien particulier. Si l'attention se porte vers les sources de l'intime, encore faut-il pouvoir les identifier, les collecter parfois voire les susciter. Beaucoup dorment encore dans des greniers ou des ordinateurs privés. Le chantier n'est pas que d'histoire ici, il est aussi d'archives. Il importe aussi aux historiens de se former aux disciplines permettant de comprendre des expériences parfois extrêmes, assurément disruptives et nécessitant une adaptation individuelle et collective (des familles comme des sociétés). En portant un regard historique sur ces familles, les historien.nes peuvent, d'une part, éclairer d'un jour nouveau ce que vivent les individus en temps de guerre et, de l'autre, donner à saisir certains traits fondamentaux des sociétés dans lesquelles ils évoluent. En insistant sur la dimension historique des guerres que les familles traversent et qui les traversent, les historiens peuvent aussi contribuer à éclairer les tensions qu'elles subissent et les modalités d'adaptation qu'elles peuvent développer.

Indications bibliographiques:

- Audoin-Rouzeau Stéphane, *Cinq deuils de guerre : 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2013
 Bette Peggy, *Veuves de la Grande Guerre. Itinéraires et combats*, Bruxelles, Peter Lang, 2017.
 Branche Raphaëlle et Virgili Fabrice (dir.) *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011.
 Cronier Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013.
 Dosse Florence, *Les héritiers du silence : enfants d'appelés en Algérie*, Paris, Stock, 2012.
 Fouchard Dominique, *Le poids de la guerre : les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
 Pignot Manon, *Allons enfants de la patrie : génération Grande guerre*, Paris, Le Seuil, 2012.
 Pollak Mickael, *Une identité blessée : études de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993.

Vidal-Naquet Clémentine, *Couples dans la Grande guerre : le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles lettres, 2014.

Virgili Fabrice, *Naître ennemi : les enfants de couples franco-allemands nés pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot & Rivages, 2013.